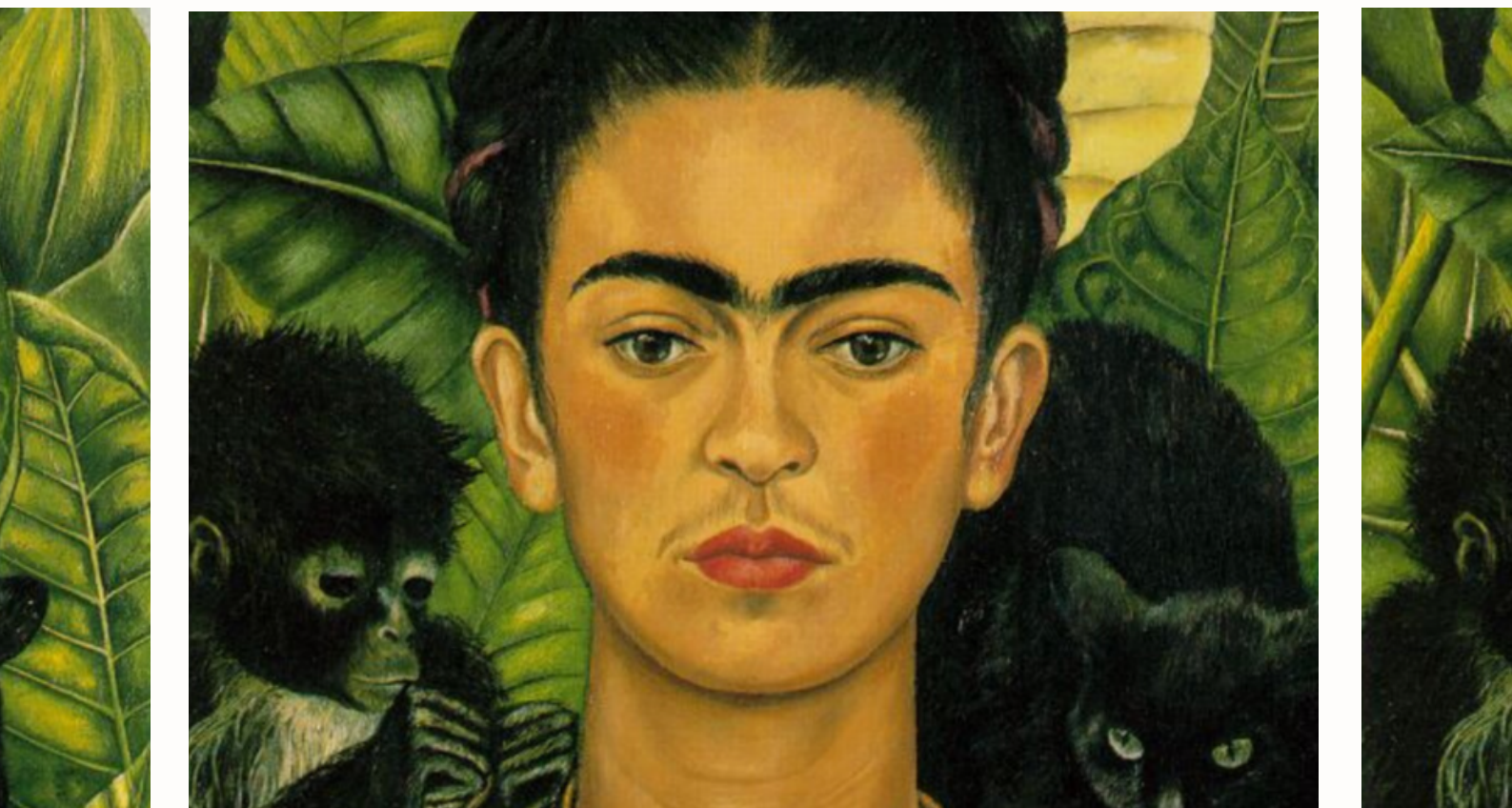


Frida Khalo*



LE BONHEUR



CHIFFRES

Apparence féminine, apparence oppressive

**LA DOULEUR: UN IDÉAL ARTISTIQUE
FÉMININ.**

Quelle idée se fait-on du bonheur et des
femmes?

Janvier 2023

V O L 0 0



CHERS LECTEURS, CHÈRES LECTRICES

Salut vous !

Nous sommes une association féministe mixte et absolument ouverte à toutes et tous.

L'objectif est de communiquer une réflexion engagée et moderne du combat féministe.

A travers des sujets contemporains types clips vidéo, scandales sur twitter ou encore télé réalité, nous tentons de renouveler le combat. Ne vous inquiétez pas, ce journal se veut sérieux et apportera toujours un approfondissement philosophique et politique. En passant par Platon, Frida Khalo, ou Emily Ratajkowski, nous avons pour but de débayer les combats féministes du quotidien.

Enfin, nous tentons de rendre nos convictions avec le plus de réflexions et de nuances possibles. Passer outre les divisions et les clichés à la noix permet de faire obstacle à une toute nouvelle forme de féminisme basée sur le rejet de l'autre et sur des convictions plutôt bancales...

Le journal sera toujours composé de plusieurs éléments: une partie politique/philosophique, une annexe artistique et une annexe internationale.

Bonne lecture et on attend vos retours sur notre instagram: [*@cliccheveuxlongs_ideescourtes*](#)





SOMMAIRE

- ① *Chiffres : quelques rappels sur la situation actuelle.*
- ⑥ *Apparence féminine, apparence oppressive.*
- ⑪ *À lire : le Jardin, Paris de Gaëlle Geniller.*
- ⑬ *La pornographie : de l'oppression à l'émancipation sexuelle des femmes.*
- ⑮ *Quelle idée se fait-on du bonheur et des femmes?*
- ⑱ *Rubrique artistique : focus sur les Guerilla Girls puis sur la douleur de la femme dans l'art.*
- ⑳ *Rubrique internationale : La condition féminine en Chine.*

CHIFFRES

Il me semble important de rappeler quelques chiffres parce que trop souvent ils sont oubliés et galvaudés. Ils sont aussi un moyen de 'justifier' l'inégalité encore présente entre les hommes et les femmes. Inégalité qui fait, sans doute, un poil obstacle au total bonheur féminin.

Voici ce qu'il faut retenir dans le monde* :

18% des ministres et **24% des parlementaires** sont des femmes

Une femme gagne **19% de moins** pour un poste et travail égal.

22% des femmes en âges de travailler le font **à plein temps**
2/3 des analphabètes dans le monde sont des femmes.

1/3 ont subi des **violences physiques et/ou sexuelles** et **10%** des femmes vont poursuivre leur agresseur.

*En 2021, selon les calculs d'Oxfam France basés sur les projections de la Banque Mondiale et de l'ONU Femmes.



Sonia Delaunay

Etat de pleine satisfaction : *Une tête remplie de chiffres...*

Ce qui est insoutenable est la remise en question constante de ces chiffres, de ces preuves irréfutables car quantitatives. Ces chiffres ont envahi un coin de notre tête, ils ont établi résidence altérant notre sentiment de confiance et de sécurité. Quand nous marchons dans la rue, les "1/3 des femmes" qui ont vécu des

" les chiffres autour du poids et de l'apparence grondent aussi dans notre cerveau. "

violences sexuelles ou physiques prennent possession de notre corps et de notre esprit. Quand nous avons un entretien d'embauche, nous savons que nous devons nous battre pour avoir ces "19%" manquants.

Quand je demande un master en affaires internationales, je sais qu'une fois diplômée, je n'ai que 24% de chance d'être parlementaire. Le bonheur est tout autre pour les femmes. Il se loge dans la satisfaction de ne pas avoir été agressée, de ne pas subir les discriminations du quotidien, comme un bonheur de contentement. C'est un bonheur qui passe obligatoirement par la violence ou par la douleur. Cela a été dit et redit, mais les femmes doivent fournir deux fois plus d'efforts, et cela est vrai. Il y a une sorte de double condition d'accès au bonheur pour les femmes. À l'inverse, les hommes ont la chance d'avoir directement accès au bonheur, ce qui j'avoue est plutôt alléchant. Parfois, les femmes aimeraient bien juste fermer les yeux pour annuler cet obstacle de plus et pouvoir accéder au même bonheur que les hommes. Mais la société sera toujours là pour nous rappeler notre statut de femme, et l'illusion de notre situation n'est pas satisfaisante.

Enfin, les chiffres autour du poids et de l'apparence grondent aussi dans notre cerveau. Ils sont un obstacle à tout bonheur possible. Dans le monde, 90% des personnes qui subissent des troubles du comportement alimentaire sont des femmes. Au-delà d'en connaître les raisons, le poids est un réel problème psychologique. Le comportement des femmes par rapport à certaines activités entrave la possibilité d'accéder directement au bonheur. Par exemple, si j'ai commencé à faire du sport, c'est pour perdre du poids, pas pour le plaisir du sport. Si je mange à ma faim, je vais calculer les calories englouties, au lieu de profiter du plaisir de la nourriture. Si je décide de faire un régime, ce n'est pas pour ma santé, mais exclusivement pour mon apparence physique. Nous avons toutes vécu au moins une de ces situations. Ainsi, les chiffres dictent nos actions. Pourtant, il suffirait de voir autrement ces situations en les abordant de la façon dont les abordent les hommes.

Objectif difficile à atteindre, puisque la femme est une femme et qu'elle a encore beaucoup de chemin à faire avant de se détacher complètement de son physique.

Remplir son tonneau de bonheur... et de corvées

Dans le Gorgias, Platon présente deux visions de la vie, une consacrée aux plaisirs (avec Calliclès), et une à la vertu (avec Socrate). Imaginons que cette célèbre métaphore était appliquée à notre génération, les hommes rempliraient leurs tonneaux de grands bonheurs, et les femmes de corvées. Ainsi, après avoir bien malaxé son tonneau de miel et de paillettes, l'homme n'a qu'à perfectionner son merveilleux mélange. A coup de réussites personnelles, sociales et d'argent, le miel se fera de plus en plus jaune vif. De son côté, le tonneau percé et plutôt tourné vers la couleur noire de la femme, lui demandera des efforts supplémentaires, avant d'arriver au point de départ de l'homme. Un peu comme avec la fable du lièvre et de la tortue, la femme tente désespérément d'être au même niveau de course que son partenaire masculin.

Un bonheur d'illusions?

Pour arriver au bonheur ultime, il faut donc arriver à contrôler ce qui nous entoure. Descartes dans discours de la méthode, nous indique que pour être heureux, il faut changer ses désirs et donc pouvoir les contrôler. Il faut accepter que lorsque nous sommes confrontés à quelque chose où nous n'avons pas le pouvoir, il faut renoncer, car la frustration est la définition même du non-bonheur.



Pour être content, il ne faut donc pas désirer quelque chose sur lequel on n'a pas de pouvoir. Ainsi, puisque les femmes n'ont pas de pouvoir sur leur situation, elles devraient mieux abandonner le combat et poursuivre dans cette voie, non ? Outre l'ironie de ma phrase, maintenir cette thèse, c'est renier le quotidien des femmes et l'oppression constante qu'elles subissent. Chez Descartes, reprendre sa vie en main, c'est se bercer d'illusions sur sa propre situation.

Pour illustrer notre propos, nous pouvons prendre l'exemple des merveilleuses princesses Disney. La société nous propose un schéma parfait où aucun effort ne nous est demandé: vie de château, luxe, beau prince. Il serait très facile de s'engouffrer dans ce mode de vie, sans se soucier de tout ce que cela représente. Pourtant, comme le souligne Simone de Beauvoir dans le Deuxième Sexe, accepter ce sort, c'est accepter d'être infantilisé ainsi que de ne pas pouvoir se définir en tant qu'être. Si tout est fait pour vous accueillir, depuis l'enfance jusqu'à votre mort, alors la femme est juste une aliénation complète de la société et des hommes qui en profitent.

Les femmes, c'est bien connu, ont une chance de dingue

C

'est la deuxième définition du bonheur, celle d'un principe basé sur le hasard. Cette chance-ci concerne

quelqu'un qui gagne au loto, ou qui trouve un trèfle à quatre feuilles par terre. Nous n'allons pas nous intéresser à cet hasard, puisqu'il n'engage en rien le genre de la personne. Ici, nous analysons un hasard remanié et basé sur l'inégalité des sexes. De toute façon je pense qu'il est inutile de rappeler les chiffres présentés plus haut. Là-dessus, la chance en tant qu'hasard n'est pas de notre côté. Ce n'est plus un bonheur basé sur la chance, mais bien une chance convertie en déterminations genrées dès l'enfance.



Être née avec le sexe féminin est déjà une malchance en soi. Disons les mots. Osons dire que naître en tant que femme dans le monde n'apporte aucune plus value ni pour la famille ni pour la protagoniste en question. En Chine, durant la politique de l'enfant zéro, les familles étaient déçues de recevoir un enfant de sexe féminin. Lorsque le bébé est une fille, celle-ci n'a déjà aucune chance de son côté, mais plutôt un poids à se traîner. Ce propos est très bien expliqué dans le roman de Camille Laurens, intitulé Fille.

Attention, je ne dis pas qu'il faut prendre ses informations et les utiliser comme moyens de 'victimisation'. Certes, la femme est victime de sa propre oppression, mais il faut avoir le courage de s'en sortir et d'envoyer en l'air les principes genrés inculqués dès l'enfance. Une telle chose semble être possible, pour preuve les féministes qui ont dû déconstruire d'elles-mêmes leur éducation.

Sortir du schéma classique, réalité ou fiction?

J'adore entendre les féministes nous dire qu'il faut se libérer du schéma classique, à l'instar de Michèle Doeuff, Delphy, ou encore Victoire Tuaillon. Sincèrement, cela me fait du bien. J'ai envie de crier au monde entier que je vais me sortir de cette injustice. Et puis, il y a la réalité qui nous rattrape vite. Crier? Pourquoi pas. Mais à qui? A quoi bon crier entre nous féministes, entre des femmes déjà acquises à la cause et déjà politiquement engagées? A quoi bon tenter de crier face à une partie de la société qui ne comprend pas, ou ne veut pas connaître l'inégalité qui existe?

Voici tout le but du journal et de ma réflexion au quotidien: étendre le combat jusqu'au fin fond de la société. Parce qu'on a tous des femmes autour de soi et parce que l'inégalité nous touchera tous à un moment, restons solidaires et engageons une démarche politique et engagée au sein du gouvernement et au sein des jeunes trentenaires. Peut-être qu'un jour, vous aussi vous pourrez affirmer que vous êtes heureuse, sans vous poser la question de la détermination de votre sexe...

Léa Ségard



APPARENCE FÉMININE, APPARENCE OPPRESSIVE

Le bonheur est-il compatible avec l'apparence féminine ? Drôle de question, au premier abord : quel rapport entre les deux ? Commençons par dire que le bonheur est corrélé à tout ; ou autrement dit on retombe toujours un moment ou à un autre sur cette notion et ses enjeux lorsque l'on étudie un objet philosophique de l'ontologie humaine. Ici par bonheur nous n'entendrons pas seulement sa définition la plus primaire, à savoir un bonheur épicurien basé sur une tranquillité de l'esprit ; soyons plus ambitieux. Pouvoir formuler « je suis heureuse » *intuitivement* et *sincèrement*, peu importe *comment* vous l'êtes, nous semble une définition plus exacte et pratique du bonheur. C'est-à-dire ne pas simplement se contenter de sa situation dans le monde mais s'y épanouir. En ce sens, peut-on affirmer impunément « je suis heureuse » lorsque l'on arbore une apparence dans les codes du féminin ? L'intérêt ici en n'est pas en réalité de répondre à la question (nous n'aurions cette prétention) mais de se demander *pourquoi* la question se pose.

L'apparence féminine est un lieu privilégié de l'oppression

Commençons par préciser que ce qui est entendu comme l' « apparence féminine » se rapporte à l'imaginaire collectif constitué autour de l'entité « femme ». Un imaginaire qui lui est directement motivé et forgé par des années de domination patriarcale (persistante).



Linda Marrion

Autrement dit, toutes les représentations superficielles (à entendre comme une *couche première*) associées au genre féminin. Ici, nous ne nous attardons donc pas même déjà sur la pression sociale qui incombe l'entité interne des femmes, mais bien cette extériorité qui en subit tout autant. Pourquoi ? Parce que ce qui est donc défini collectivement comme le *physique féminin* semble être comme premier niveau de l'oppression des femmes : l'apparence (ici féminine), c'est ce qui est jeté en premier dans le monde, avant tout le reste de l'individu, en pâture aux autres consciences. Ainsi, ce que nous avons décrit comme le physique féminin, *se prête* à l'oppression ; oppression qui peut aller du simple jugement, à la violence physique et sexuelle ; cela de deux manières.

Tout d'abord, il est lui même objet de discrimination : nous ne savons que très bien à quel point le physique féminin est sans arrêt attaqué, que ça soit lorsqu'il ne répond pas aux critères, ou lorsque justement il répond trop aux critères. En effet, l'oppression est liée à cette apparence, à la spécificité d'imposer non pas de simples critères mais des critères régulateurs. C'est-à-dire : il ne s'agit pas seulement de dire aux femmes de ressembler à ceci ou cela, mais d'y ressembler dans une certaine limite, à ne pas dépasser. L'artiste Billie Eilish par exemple, souvent critiquée par sa façon jugée trop "masculine" de se vêtir, a fait scandale et a été jugée trop sexuelle ou sexualisée lors de son apparition sur la première de couverture du magazine Vogue, où elle posait en sous-vêtements. L'oppression est donc d'autant plus forte qu'elle contraint la femme à une étendue d'action ultra limitée, dans ce qu'on appelait un champ de féminité, éminemment régulée (nous nous concentrons ici sur l'apparence, mais en réalité cette régulation qu'implique l'oppression des femmes se retrouve à tous les niveaux). Peux t-on accepter, en tant qu'individues, en tant sujets conscients, de devoir apparaître au monde de manière régulée ? Si nous cherchions pourquoi la question de la compatibilité du bonheur et de l'apparence féminine se posait, voilà une première réponse : la féminité dans ses critères oppressifs est régulatrice, or en tant que sujets, il semble évident que s'affirmer libres entre en jeu dans le pari d'un bonheur.

La seconde raison pour laquelle ce qui est posé en tant que féminité est au premier plan de l'oppression des femmes, est que ce « féminin » permet d'identifier les femmes, d'identifier donc la partie systématiquement opprimée. La seconde raison pour laquelle ce qui est posé en tant que féminité est au premier plan de l'oppression des femmes, est que ce « féminin » permet d'identifier les femmes d'identifier donc la partie systématiquement opprimée.



Mary Cassat

d'identifier donc la partie systématiquement opprimée. Ce physique ayant donc une fonction identificatoire, vient en ce sens faciliter l'oppression en désignant a priori de manière immédiate des cibles. La féminité joue donc, au-delà de réguler les femmes, en leur défaveur dans le rapport à leurs oppresseurs. Notons par ailleurs que cette dimension identificatoire de la féminité joue aussi en défaveur d'autres genres : en effet le principe d'identification est faire lien entre ce qui est vu et ce qui est ; je vois de la féminité, donc j'en déduis qu'il y a une femme en face de moi. Or, il est évident que ce lien qui est fait est faussé et que ce que le patriarcat désigne comme la féminité n'est pas arborée seulement par les femmes cis-genre (celles dont le genre correspond à celui attribué à la naissance).



Tamara De Lempicka

La fonction identificatoire peut être alors perturbée, et il est malheureux de constater que cette perturbation entraîne bien souvent de la violence (de tous types) : de la féminité est perçue, mais le lien (stéréotypé, donc) ne peut être fait car en face ne se trouve pas une femme ; et il est reproché à ces gens là de correspondre à des critères oppresseurs... qui ne leur ont pas été accolés. Sans oublier les femmes transgenres, dont la situation fait d'elles aux yeux du patriarcat des sortes d'imposteurs (à tort, évidemment). Il peut être difficile, donc, d'être heureuses de répondre aux critères de la féminité, quand on a conscience qu'ils nous desservent dans nos rapport à l'opprimeur, voire nous mettent en danger.

Correspondre aux attentes du patriarcat peut engendrer de la culpabilité

En ayant alors conscience du tort que l'apparence féminine peut causer aux femmes, la question du bonheur se pose en ce contexte: lorsque l'on se sait inscrites malgré tout et malgré nous dans les critères patriarcaux de la féminité. Si l'on devait détacher deux positions antagonistes à l'égard de la manière dont il faut traiter cette féminité, il semble que se distinguent de manière assez binaire deux écoles concernant ce sujet. Une qui nous dirait quelque chose comme cela : il faut se réapproprier le « féminin » à notre avantage. Dans une lutte contre l'oppression, c'est une méthode assez courante que de s'en réapproprier les moyens. Ici, la codification et le contrôle de l'extériorité des femmes, mais la réappropriation peut aussi être par exemple sémantique, comme dans le cas du « n-word » dans le combat contre l'oppression raciale des personnes noires. Quoiqu'il en soit cette école de la néo-féminité engage à prendre la féminité qui dessert la femme et à la déplacer sous l'intérêt de l'émancipation des femmes ; en substance de réinventer une féminité, de revaloriser le féminin...

La démarche en soi nous paraît légitime, cependant un reproche pourrait être adressé à cette ambition de la néo-féminité : comment être sûr que la féminité réinventée ne s'inscrit pas encore dans les termes du patriarcat ? Plus encore, revendiquer une féminité (nouvelle soit-elle) reste encore une correspondance aux attentes de l'imaginaire collectif.



Niki de Saint Phalle

Car malgré tout, quelle qu'elle soit, une féminité persiste alors bien encore. Les femmes se retrouvent donc en permanence dans une situation paradoxale : quoiqu'elles fassent de leur apparence, elles se retrouvent tiraillées entre deux pôles. D'un côté : comment être sûre de ne pas s'inscrire inconsciemment dans les attentes du patriarcat ? Dans les actions quotidiennes de la vie, que l'on a intégrées comme la normalité, persistent certaines normes et règles qui correspondent à une vision encore et toujours régulatrice de l'apparence des femmes.

Et d'un autre côté : que faire si, malgré tout, je me sens bien dans certaines de ces règles ? Vient alors ici la notion du culpabilité, parce qu'avoir conscience de l'héritage du patriarcat dans les règles imposées au physique des femmes implique de savoir qu'y répondre est d'y participer : je sais que j'apparais dans les termes oppresseurs, et je culpabilise doublement ; non seulement parce que je ne m'y sens pas forcément mal, et parce que j'ai l'impression de desservir la cause féministe.

Parce que oui, même si l'évidence reviendrait à dire « fais ce que tu veux, la femme est libre de d'arborer l'apparence qu'elle veut », une pointe de doute viendrait à se dire que pour réellement s'émanciper, pour créer une réelle néo-féminité, il faudrait d'abord se débarrasser collectivement de toutes les attentes physiques imputées aux femmes. Voire même, ne faudrait-il pas abolir les concepts de féminin et de masculin ? Encore une fois l'intérêt n'est pas de répondre à cette question ; et il n'y a d'ailleurs pas forcément de réponse juste. Ce qui importe est de voir jusqu'où nous mène cette question du bonheur et de l'apparence féminine et de souligner que si cette dernière pose autant de problèmes, c'est qu'elle est impertinente au regard d'un bonheur humain, tout comme, en réalité, tous les stéréotypes de genre. Cependant se précipiter dans un in-différentialisme n'est pas forcément une solution toute trouvée, parce que s'affirmer en tant que sujet peut aussi passer, il est vrai, par la correspondance à certains critères qui renvoient à ce par quoi nous voulons nous affirmer, malgré leur héritage patriarcal (ou autre héritage d'oppression).

Pour ne pas rester sur une trop grande aporie, nous dirions au final : il faut au minima pouvoir penser et agir en conscience. C'est à cela que sert ce genre de texte, qui n'a pas la prétention de s'affirmer comme vérité, mais qui aspire seulement à penser et théoriser des sujets qui ne sont pas toujours des évidences. Comme ici, celui de la compatibilité entre bonheur et féminité ; qui permet, quand on le pense, d'éclairer notre appréhension du concept de féminité, de réaliser les enjeux cruciaux qui en découlent.

Amandine SO



Mugler printemps été 2022 - Bella Hadid

Cette production écrite est le produit d'une expérience et d'une réflexion personnelle et n'a pas la prétention de s'exprimer au nom de toutes les femmes.



LE JARDIN, PARIS

Un ouvrage de
GAËLLE GENILLER

« Je crois qu'aujourd'hui on a le droit de raconter des histoires qui finissent bien, et même qu'on en a besoin », Gaëlle Geniller, *Télérama*.

Mettons à l'honneur la légèreté, la beauté, l'idéalité, le droit à rêver, avec le superbe ouvrage *Le Jardin, Paris*, de Gaëlle Geniller. Publié par les éditions Delcourt en janvier 2021, cette bande dessinée nous fait entrer « de manière tout à fait idéalisée », tel que le rapport l'autrice et dessinatrice pour *Télérama*, au cœur des Années folles.

L'histoire introduit un jeune garçon du nom de Rose, qui a grandi et vit toujours dans un milieu exclusivement féminin de l'époque : le cabaret. Là bas, toutes les femmes ont des noms de fleurs ; c'est ainsi tout un "jardin" qui évolue dans ce théâtre parisien, qui est leur maison à toutes. Rose a fait de ce quotidien sa normalité, et va ainsi, à la manière des autres danseuses, se produire sur scène, danser, charmer, aimer.

L'histoire joue sur les codes du genre, et de la manière dont ils peuvent se transcender sans que l'individu qui s'y prête ne soit en proie au malheur. En effet Gaëlle Geniller fait dans son œuvre le pari d'une « histoire positive de bout en bout » : ici, pas de larmes, pas de drame, mais seulement du pure enthousiasme, du petit bonheur, servi ça et là.

*Je crois qu'aujourd'hui on a le droit de raconter des histoires qui finissent bien, et même qu'on en a besoin »,
Gaëlle Geniller, *Télérama*.*



Gaëlle Geniller n'est pas naïve aux réalités des années 20, elle ne « camoufle pas les choses dramatiques de cette époque », elle fait simplement le choix « de raconter le reste ». Nous observons donc Rose grandir, se découvrir, découvrir autrui et découvrir le monde. Nous observons aussi les autres femmes, nous regardons leurs difficultés, leurs accomplissements. C'est une odyssée de l'épanouissement, qui permet de se voir autrement, de se concilier avec soi-même et de s'en réjouir. D'un trait élané, avec une colorimétrie douce et merveilleuse, les illustrations de l'autrice nous font parfaitement entrer dans l'harmonie et la conciliation qu'appelle le texte.



Amandine SO



LA PORNOGRAPHIE :



De l'oppression à l'émancipation sexuelle des femmes ?

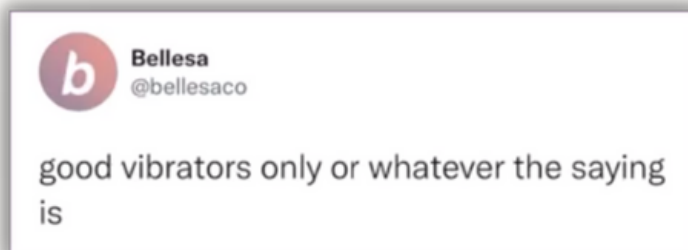
Pour être heureuse, une femme doit pouvoir s'émanciper sexuellement. Elle doit être maîtresse de son propre corps, trop longtemps utilisé comme objet de désir sexuel... Mais comment parvenir à ce bonheur lorsque l'image de la femme dans le sexe est constamment rapportée à la pornographie ? Une femme peut-elle trouver son bonheur dans la pornographie, en tant que consommatrice mais aussi en tant qu'actrice ?

La pornographie est communément associée à un lieu violent et dégradant pour la femme, renvoyant une image fanstmée et objectifiée de son corps. Cependant, serait-il possible de concilier cette industrie, qui prend ses racines dans l'oppression des femmes, à une forme d'émancipation sexuelle ?

Le rapport du Sénat publié le 28 septembre 2022 au sujet de la pornographie et de son industrie est sans équivoque : « Violences systémiques », « femmes exploitées », mineurs « exposés à des contenus traumatisants ». Avec l'émergence du “porno mainstreaming”, un “porno” de masse accessible au grand public, dans le début des années 2000, il est maintenant facile d'avoir accès à n'importe quel contenu sur internet, partout et quel que soit notre âge. Et ce contenu mainstream qui ne cesse de se développer s'inscrit dans la continuité d'une société patriarcale et capitaliste, avec comme objet central le corps de la femme.

Une étude de la BBC démontre que les violences sont très souvent érotisées dans les vidéos pornographiques, violences faites systématiquement aux femmes (du moins dans les vidéos hétérosexuelles, celles principalement mises en avant sur les pages d'accueil des sites mainstreams). Fiona Vera-Gray, chercheuse juridique co-autrice de l'étude à la BBC affirme : *“le matériel sexuellement violent érotisait le non consentement et déformait la frontière entre le plaisir sexuel et la violence sexuelle”*. Selon Jaishree Kumar, journaliste pour le Vice, *“les vidéos contenant des violences sexuelles sont présentées de manière à les faire passer pour socialement acceptables”*. Une vidéo “porno” sur huit a un titre faisant référence à un acte de violence, parfois même de viol, envers les femmes.

Par conséquent, il semble à priori impossible pour une femme de prendre du plaisir et de s'épanouir sexuellement à l'aide de la pornographie, car celle-ci reste une industrie profondément ancrée dans les structures traditionnelles patriarcales de notre société.



Elle vise avant tout à assouvir un désir masculin. Face à ce constat, de nombreuses féministes se sont emparées de ce débat. Elles tentent de rendre cette industrie accessible aux femmes, mais également à ouvrir la possibilité d'un contenu pornographique mainstream sain, féministe et respectueux des femmes. De nombreux sites pornographiques gratuits et se qualifiant “féministes” commencent alors à se développer.

Leur objectif ? Offrir aux consommateurs une vision plus épurée de la sexualité, notamment féminine. C'est le cas du site pornographique Bellesa, un site dans lequel aucune violence, aucune insulte ou dégradation physique n'est présente. Dès lors, il semble possible pour les femmes, comme pour les hommes, de se sensibiliser à un “porno mainstream” féministe.

De plus, une notion émerge au sein des mouvements féministes, celle d'empowerment. Dans son article “Sluts and Goddesses”, Anne Marie Paveau, professeure et chercheuse, définit l'empowerment comme l'élaboration de son propre pouvoir ou de sa puissance. La pornographie serait perçue comme telle. A savoir, comme une manière de s'auto déterminer, de s'appropriier son corps en faisant le choix de créer du contenu pornographique. Ce qui pendant si longtemps fut exposé comme un moyen d'oppression pour les femmes, se retrouve à être de plus en plus considéré comme une manière de se libérer des chemins traditionnels de la société en s'appropriant son corps sans honte et sans complexe.

Dans la mesure où une pornographie féministe est capable de voir le jour, respectueuse des corps, où le consentement est fixé sans abus envers les acteurs, et plus particulièrement les actrices, alors peut-être serait-il possible pour les femmes d'y trouver leur bonheur...

Ou bien, peut-être que ces nouvelles formes de pornographie féministes ne sont qu'un moindre mal au sein d'une industrie systématiquement et structurellement exploitante pour les femmes. Dans la mesure où la femme est et restera l'objet de désir au sein de ces contenus, et l'homme sujet désirant, l'émergence de ces nouvelles formes de contenu, certes bien plus saines, enferment la femme dans son rôle réducteur d'agent au service d'un certain plaisir, qui n'est que trop souvent celui des hommes...

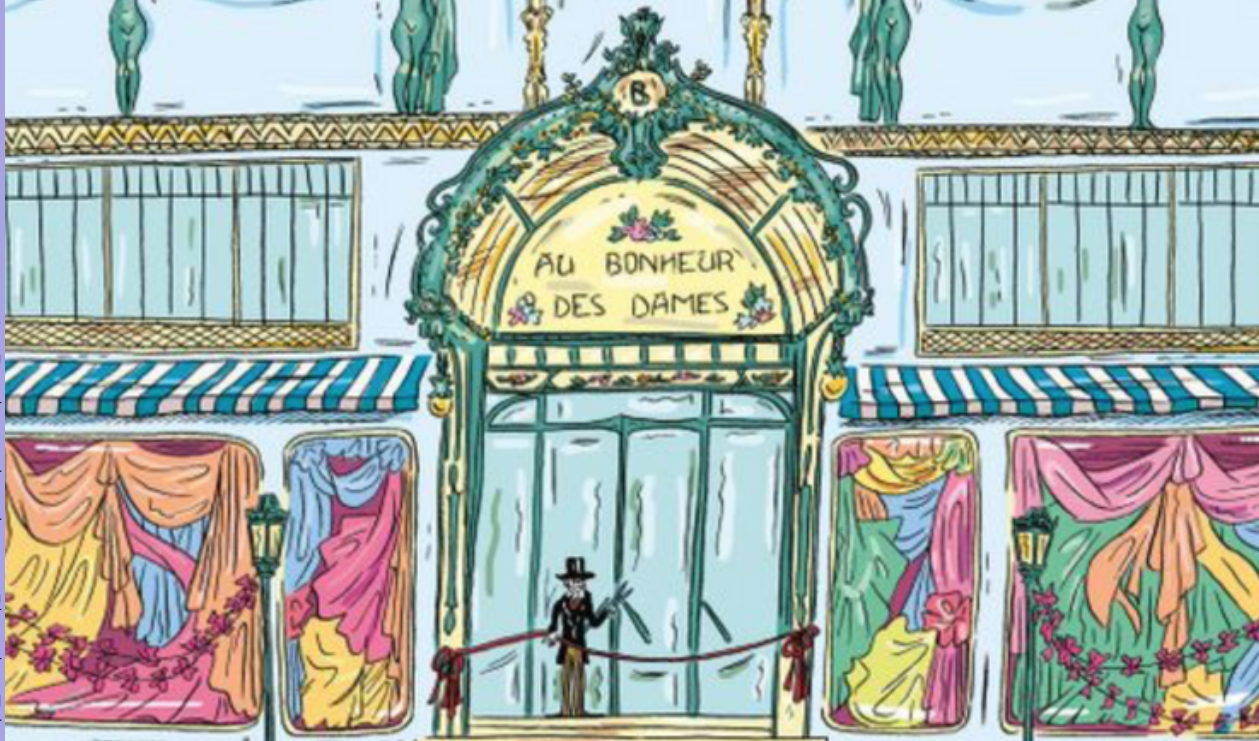
Sources :

DWORKIN, Andrea, Pornography: Men Possessing Women, 1981.

SERVOIS, Julien, Le Cinéma pornographique : un genre dans tous ses états, Vrin, 2009

Bellesa - Porn for Women : www.belesa.co

PAVEAU Marie-Anne, Article “Sluts and Goddesses. Discours de sexpertes entre pornographie, sexologie et prostitution



QUELLE IDÉE SE FAIT-ON DU BONHEUR ET DES FEMMES?

❖ **Les journaux et internet: difficile de se détacher des vieux démons**

PS: Ces sites se disent sérieux mais en aucun cas nous les prenons au sérieux.

Alors, quand nous faisons un tour sur internet, la réponse est vite trouvée: le bonheur des femmes passe essentiellement par la famille et le développement personnel. Notre émancipation est évidemment tournée vers le mariage, les enfants et les cartes astrologiques. A l'inverse, les mecs ont pour priorité leur salaire et leur évolution professionnelle. Quelles jolies perspectives pour nous, femmes. Ce cliché qui a la vie dure, nous montre que les femmes sont heureuses quand elles sont en collectivité, quand elles servent un groupe. Ainsi, il est impossible pour la femme en tant que sujet d'atteindre le bonheur. Défendre cette thèse, c'est effacer les femmes dans le groupe. Nous sommes toujours tournées vers l'extérieur de nous-même, sans nous prendre en compte en tant que sujet. A l'inverse, les sites nous disent que le bonheur des femmes passe par le yoga et le "self development". Cet argument met en avant que les femmes sont plus sensibles que les hommes. Les hommes n'ont pas besoin de ces activités car ils sont forts. Pourtant, on pourrait aussi penser que puisque les femmes encaissent les différents rôles cités plus haut, il y a une nécessité pour elles de se concentrer et de se retrouver.

D'où viennent ces différences entre hommes et femmes selon les articles? "D'après la neuropsychiatre Dr. Louann Brizendine lorsque quelqu'un pose un problème à un homme, la partie du cerveau chargée de résoudre le problème s'active immédiatement, alors que chez les femmes la partie activée est celle qui montre de l'empathie.

Le monde professionnel valorisant la capacité à trouver des solutions aux problèmes, cela peut expliquer que le travail soit davantage une grande source de bonheur pour les hommes.”. Ce soi-disant médecin, qui base son argumentation sur un naturel féminin plus enclin à l’écoute, ne résout aucun problème. Au lieu de trouver une explication sociale, les Hommes préfèrent se consacrer à la science.

Selon le journal Marie Claire, pour que les femmes trouvent le bonheur, il faudrait être plus sexy que son mari. Ainsi, une relation basée sur la concurrence se met en place. Le principal argument de la femme passe par sa beauté. Elle ne peut que concurrencer son conjoint à travers cette apparence. Encore une fois, une femme peut concurrencer son conjoint sur d’autres terrains comme le travail, le sport, etc. Mais surtout, elle n’est pas obligée d’être en concurrence en permanence avec son mari. La base d’une relation saine ne serait-elle pas basée sur le respect et la totale égalité entre les deux partenaires?

Par conséquent, les journaux et internet sont encore bien marqués par les clichés sexistes qui entourent cette question de bonheur féminin. Il faut se détacher de ces idées et mettre au même niveau les femmes que les hommes au niveau professionnel et au niveau de l’ambition. En soit, il faut mélanger toutes les qualités du bonheur (empathie, projets professionnels, etc.) autant pour les hommes que pour les femmes. Le bonheur total ne peut être atteint si l’un des deux ne se préoccupe qu’une partie du bonheur.

❖ La littérature: un bonheur amer

PS: Rappelons que les romans cités ont pour personnage principal des femmes mais ils sont écrits par des hommes.

Toute la littérature dite réaliste ou romantique s’intéresse particulièrement au bonheur des femmes. Evidemment, le premier livre qui nous vient en tête est *Au Bonheur des Dames* de Zola. L’auteur s’était posé dans une terrasse pour analyser le comportement et les discussions des femmes. Il a été servi. Entre dialogues autour des chaussures, des enfants et des nouveaux magasins qui vont ouvrir, Zola s’est amusé à mettre en avant ces comportements fortement stéréotypés. Bon, réduire le bonheur des femmes au luxe et aux apparences des grands magasins parisiens est un poil exagéré, mais il ne faut pas retenir uniquement cela. C’est aussi un monde dédié aux femmes, dans lequel elles peuvent enfin

s’exprimer. Tout est fait pour elles, et les protagonistes des magasins mettent tout en œuvre pour les accueillir comme des Hommes importants. En soi, ce sont les femmes qui tirent les ficelles du jeu dans ce roman.

Le deuxième roman qui me vient en tête est *Madame Bovary* de Flaubert. Personnage principal du roman, Emma se perd dans la dépression et la mélancolie de ses lectures. Charmée par un monde romantique et fictif, dégoûtée par la réalité et la compagnie de Charles, Madame Bovary n’éprouve en aucun cas son bonheur. Pourtant, il semble qu’elle a tout pour vivre heureuse: la plus grande maison du village, des enfants, un mari médecin et même un amant!

Mais Emma ne se laisse jamais séduire par ces conditions de vie. A l'inverse, elle rejette tout ce qui pourrait la rendre heureuse en tant que femme. Je n'irai jamais jusqu'à dire que ce roman remet en question la condition féminine de l'époque, mais il interroge quand même les dictons de bonheur imposés aux femmes.

Enfin, il me paraît judicieux de mettre en avant une femme, Annie Ernaux, qui dans chacun de ses écrits, expose sa conception plutôt mélancolique du bonheur. D'abord femme d'un père ouvrier puis, femme de lettres, Ernaux décrit les difficultés que lui ont posées cette ascension sociale. Elle détaille avec amertume sa nouvelle maison dite "bourgeoise" et tous les supposés avantages qui vont avec. De plus, lorsqu'elle revient sur son passé, une sorte de nostalgie inonde ses écrits. Ainsi, Annie Ernaux éprouve une forte mélancolie envers son bonheur passé, et un sentiment amer envers ce nouveau bonheur.

Léa Ségard



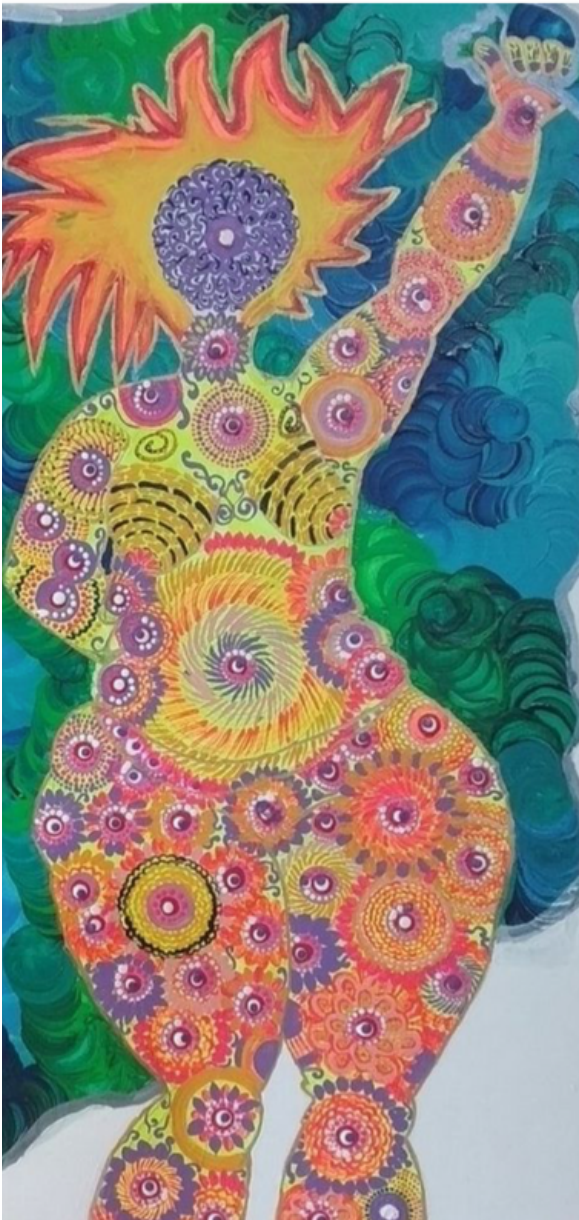
Illustration pour Madame Bovary de Gustave Flaubert
(1821-80) publiée par Gibert Jeune

RUBRIQUE

ARTISTIQUE

S'il est plus facile de citer des noms d'hommes peintres que de femmes, c'est parce que l'histoire de l'art les a souvent éloignées du devant de la scène. Longtemps les femmes n'ont été, en art, que des corps sublimés par un pinceau et réduites à leur simple rôle de modèle. L'épanouissement et le bonheur des artistes en art semblent alors avant tout conditionnés par leur genre.

Aujourd'hui, les institutions tentent de remettre les déshéritées de l'histoire de l'art au cœur de nombreuses rétrospectives. De plus en plus d'expositions présentent en effet ces artistes femmes oubliées mais il n'en est pas moins que les grandes institutions en comptent toujours aussi peu dans leurs collections.



Jeoma Ogwuegbu

Face à ce constat de nombreux mouvements tentent de bousculer les codes genrés en art et revendiquent une visibilité nouvelle de ces grandes artistes.

Les années 90 voient éclore en art un mouvement général de reconnaissance des femmes artistes, porté entre autres par les Guerilla Girls.

Formé en 1985, le collectif féministe entend incarner selon leurs mots, “la conscience de l’art”, celle des femmes artistes omises de l’histoire. Une entreprise qu’elles mènent avec humour et provocation.

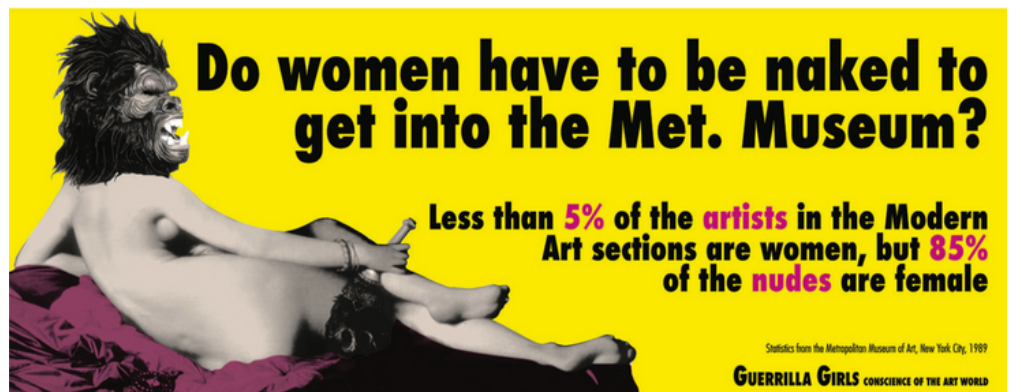
Difficile de connaître l’identité de ces militantes ou même leur nombre. Les Guerrilla Girls se présentent telles des supers héroïnes de l’art, masquées et portant chacune le nom d’une éminente artiste comme Alice Neel ou encore Frida Kahlo (A noter que ces 2 femmes sont à l’honneur d’une exposition personnelle en ce moment à Paris. A ne pas rater !).

Il est bien connu que la puissance d’un groupe ou d’une identité se constitue par une forte personnalité, une marque à soi. Et c’est en cela que les Guerilla Girls ont choisi le masque de gorille, symptomatique d’une puissance “virile”. Bien avant de représenter force et pouvoir, le terme gorilla était une erreur commise par l’une des membres lors d’une interview. En effet, au lieu de “Guerilla” elle déclara “Gorilla”, c’est alors que toute l’identité du groupe se forma sur une erreur qui a posteriori incarna parfaitement cette force revendiquée par ses membres.

En 1989, scandalisées par l'infime présence d'artistes femmes à une exposition du Museum of Modern Art de New York de 1985, les GG décident d'y répondre avec une œuvre devenue la signature du groupe.

En effet, *Do women have to be naked to get into the Met. Museum?*, joue avec les codes de la publicité pour mettre en lumière un message clair et pertinent. Ici c'est l'œuvre d'un grand homme qui est rejouée, celle d'Ingres. On y retrouve La Grande Odalisque étendue nue, mais portant le masque de gorille. Sur un fond jaune, le texte en gras surgit de la facture pour pointer le problème de l'art : l'exclusive représentation des femmes nues. Le nu féminin devenu un genre à part entière est désormais acquis, plus personne ne le questionne en allant au musée. Le constat ici est simple : les femmes représentent dans cette exposition de 1985, 5% des artistes mais 85% des nus. Des données éloquentes lorsqu'elles sont chiffrées et parfois peu choquantes en tant que spectateur.

Avec cette question de la nécessaire et presque systématique représentation de la nudité des femmes, les GG mettent en avant un souci plus grand, celui de la quasi religiosité du corps de la femme.



Copyright © Guerrilla Girls - Courtesy www.guerrillagirls.com

En effet comme mis en avant dans l'introduction, la femme est réduite à son enveloppe, un objet de contemplation plutôt qu'un sujet d'action. Elle est sans cesse soumise au regardeur et de ce fait elle n'est pas prise au sérieux lorsqu'il s'agit d'endosser elle-même le rôle d'artiste. On préfère le grand génie, l'autorité masculine (presque devenu des synonymes) plutôt que cette pseudo "délicatesse" du geste féminin.

Les GG entendent ainsi transgresser ces codes et cette douceur attribuée à tort. Elles attaquent, frappent, surprennent par des affiches collées dans la rue, sur des bus, dans des manifestations, devant des institutions. Elles sont l'incarnation d'une force, les voix de toutes ces artistes femmes privées d'une juste reconnaissance.

L'œuvre, devenue une marque forte du groupe, a d'ailleurs été déclinée à de nombreuses reprises comme ici avec ce collage de 2014 réalisé pour la Galerie Perrotin. Aujourd'hui, un constat significatif transparaît : assigner une date aux œuvres des GG est devenu tristement obsolète. En effet, toutes relèvent de problèmes encore trop contemporains. Ici sur cette affiche, on reconnaît le corps nu d'Emily Ratajkowski pour le célèbre clip *Blurred Lines*. Des hommes d'un côté, habillés d'un costume. De l'autre, des femmes entièrement nues, à la disposition du regardeur. La représentation de ces corps féminins livrés à la contemplation ne relèvent ainsi pas d'un problème exclusif à l'art mais s'étendent à la culture et la société en général. Ici, la banalisation de la nudité dans les clips vidéos relèvent également d'un souci plus grand, celui de son accessibilité. En effet, le musée peut être perçu comme une sphère plus étroite, fréquentable pas un moins large public cependant ce qui se trouve sur internet peut être facilement vu par de jeunes enfants. Un nouveau et dangereux problème émerge alors.

Bien qu'emblématique du monde de l'art, le groupe de militantes à souvent fait l'objet de nombreuses critiques. En effet, des reproches leur ont été fait quant à leur manque d'inclusivité au sein même du groupe ou encore que leur combat représentait uniquement celui de femmes occidentales.

Leur pratique s'est diversifiée avec le temps et leurs revendications se sont élargies à des champs plus larges que l'art. Elles parlent en effet d'avortement, de racisme et de nombreux autres sujets d'actualité. Cependant, comme plusieurs fois critiqué, certaines œuvres ne semblent pas inclure toutes les femmes. Leur geste est en effet souvent maladroit lorsqu'il s'agit de l'inclusivité des personnes transgenres par exemple.

Si le mouvement doit alors être repensé à l'aube du 21^e siècle, il n'en est pas moins que les GG ont œuvré et continuent de le faire pour la reconnaissance des femmes en art et de leurs droits de manière plus générale (bien qu'il faille souligner que leur combat reste celui de femmes occidentales).

L'histoire n'apparaît ainsi plus comme linéaire, ses réécritures sont multiples et nécessaires. Il y a autant eu de grands artistes hommes qu'il n'y a et qu'il y aura de grandes artistes femmes. La grandeur ne se réduit pas à un genre, elle est subjective et parfois désuète. Le bonheur des artistes femmes est d'abord conditionné par une reconnaissance muséale. Il est alors de notre devoir de mettre en scène ces éminentes créatrices et penseuses. Chacune s'inscrit dans une histoire de l'art mais également une histoire plus grande.

Cet article n'est qu'une piste de réflexion, une introduction. Le sujet est vaste et complexe et ne peut être traité dans un simple article.

Rihana Machouk



The Advantages of being a Woman Artist,
1988 Copyright © Guerrilla Girls - Courtesy www.guerrillagirls.com

Si ce thème vous intéresse, de nombreux écrits constituent de riches sources informatives: Linda Nochlin, *Pourquoi n'y a t-il pas eu de grandes artistes femmes?* 2021

Susie Hodge, *Petite histoire des Artistes femmes*, Flammarion, 2021

Site: awarewomenartists.com

LA DOULEUR: UN IDÉAL ARTISTIQUE FÉMININ?

On a déjà tou.te.s entendu “il faut souffrir pour être belle”, jamais il ne nous viendrait à l’esprit d’utiliser cet adage pour un homme. Quand on évoque les idéaux féminins, on pense à ces différentes représentations. Un mannequin, qui arbore un visage fermé, froid, parfois baissé. La paralysie et le refoulement de l’émotion et de l’humanité féminine est-elle considérée attirante, dégageant une beauté mise en exergue par l’art ? D’où vient ce phénomène et comment a-t-il pu constituer un moyen de mener la femme à son émancipation ?

Que ce soit dans la littérature, le cinéma ou encore la peinture, la femme trouve régulièrement son protagonisme dans deux thèmes bien distincts et souvent entre-mêlés, en tant qu’objet de désir masculin ou dans la mise en avant voire sublimation de leur souffrance, idéalisée voire glamourisée. Aujourd’hui, à l’heure d’une société du paraître, où la représentation est un thème central qui définit et oriente les modes de pensées, comment a évolué l’image de la femme dans son rapport au bonheur, ou, le plus souvent, son rapport à la souffrance ?



Jan Frans De Boever

La douleur dans l'oeuvre de Picasso : une fascination de la femme souffrante ? - 1937

Comme une grande partie des oeuvres de Picasso, La femme qui pleure est représentée en détresse, apeurée, distordue et méconnaissable. Elle a la bouche tordue, suppliante, les doigts immenses ras et rongés. On peut l'imaginer se mettre à genoux. Thème récurrent chez Picasso, la femme est sublimée dans sa souffrance, dans sa soumission et faiblesse bien que s'incriminant dans une dénonciation plus large liée au contexte de la guerre civile espagnole, faisant rage lors du moment de la peinture en 1937. Cette peinture est loin d'être simplement le fruit de l'imagination du peintre, mais bien tirée d'une femme : Dora Marr, amante et muse de cette période de sa vie.

« Pour moi, Dora est une femme qui pleure, avoue-t-il. Pendant des années, je l'ai peinte en formes torturées, non par sadisme mais par plaisir. Je ne pouvais donner que la vision qui s'impose à moi, c'était la réalité profonde de Dora. »



La femme qui pleure - Pablo Picasso

La mort de la femme comme objet de fascination poétique :

Une charogne de Charles Baudelaire - 1861

La souffrance et la mort sont souvent utilisés comme accompagnant une désignation et description de la femme en tant qu'objet de convoitise.

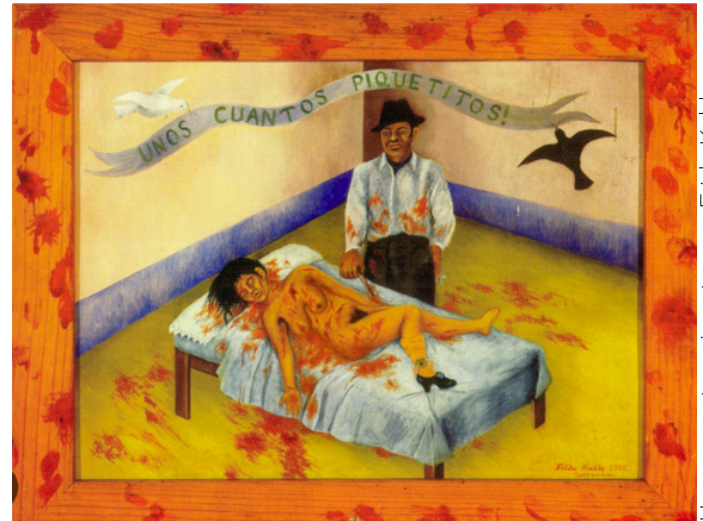
Charles Nodier disait en 1833 *“Il y a dans le cœur d'une femme qui commence à aimer un immense besoin de souffrir”*.

En effet, l'amour et la souffrance semblent aller de pair de par leur idéalisation et leur recherche constante. Ici, ce thème est tiré à son extrême puisque l'auteur ne sexualise pas seulement la femme mais la décrit dans sa perversité et “saleté”, faisant transparaître très clairement le dégoût ressenti, comparant le corps mort de la femme à une carcasse, une véritable charogne. Le vocabulaire utilisé choque et heurte à la simple lecture du premier vers. Tiré des Fleurs du mal, ce poème met sur le même plan la mort de la femme et son admiration, sa sublimation à travers de l'inertie et la paralysie du corps. Mort comme punition, d'abord divine causée par les péchés prétendument commis, mais surtout par la violence d'un regard masculin destructeur.

‘ Les jambes en l'air, comme une femme lubrique,
Brûlante et suant les poisons,
Ouvrait d'une façon nonchalante et cynique
Son ventre plein d'exhalaisons.
Le soleil rayonnait sur cette pourriture,
Comme afin de la cuire à point,
Et de rendre au centuple à la grande Nature
Tout ce qu'ensemble elle avait joint.’

Quand la douleur est réappropriée par les femmes : Frida Kahlo et “Unos cuantos piquetitos” - 1935

La souffrance de la femme dans sa représentation réussit cependant à constituer un moyen de reprendre le pouvoir là où les hommes semblaient bien en avoir le monopole, dominant le paysage artistique d'hier et d'aujourd'hui. Comme a pu le faire Frida Kahlo, utilisant la peinture comme exutoire et moyen de communiquer lors des épreuves de sa vie comme la tromperie de son mari, suite à sa fausse-couche, ou bien pour faire connaître et dénoncer des événements comme la violence commise contre les femmes : événements dont les femmes étaient et restent victimes, rendant sa représentation minime voire inexistante dans le panorama artistique dominé par les hommes.



Unos cuantos piquetitos - Frida Kahlo

Frida Kahlo lisait la nouvelle suivante dans le journal : un homme a tué sa femme, affirmant qu'il ne lui avait donné que "unos cuantos piquetitos" (quelques coupures). Il y avait en réalité vingt coups de couteau. L'artiste, engagée dans la cause féministe dès 1935, décide de dénoncer l'événement atroce en montrant la scène sanglante du meurtre, représentant des colombes portant un ruban avec les mots de l'individu, afin de faire comprendre l'incongruité et la de l'événement.

Le meurtrier sourit avec satisfaction et garde un mouchoir avec lequel il a essuyé le sang. Il s'en est probablement tiré sans aucune sanction.

La souffrance de la femme dans l'art peut alors constituer une arme, un moyen d'ouvrir la voie à une parole plus libre sur des souffrances jusque là laissées silencieuses.

Si la douleur de la femme a souvent été instrumentalisée par la plume ou le pinceau des hommes artistes, et, par conséquent, par une société entière modelée par une vision normalisatrice de la souffrance féminine comme modèle et objet de convoitise ; la représentation de la souffrance enfin rendue aux femmes a su donner un moyen efficace de modifier pas à pas une société vers la reconnaissance, la compréhension et surtout le changement. Ces 3 œuvres ont su marquer leur époque par l'imposition d'une vision machiste, valorisant une douleur recherchée et admirée mais aussi par une émancipation féminine inévitablement liée à la libération artistique du thème de la douleur, qu'elle soit physique ou mentale.

Laura Cargill

RUBRIQUE

INTERNATIONALE



La condition féminine en Chine

Si la Chine peut difficilement s'ériger en modèle des droits humains, notamment en période de pandémie, il semble pourtant que la condition féminine ait connu bien des progrès au cours du dernier siècle. À l'arrivée au pouvoir du Parti communiste Chinois, la première loi à avoir été promulguée n'était autre que celle sur l'égalité des droits des femmes dans le mariage, marquant ainsi le début d'une grande vague d'émancipation féminine dans le pays. Toutefois, les apparences cachent des inégalités profondes dans le traitement des femmes à l'échelle nationale. En effet, un rapport du Forum Économique Mondial indique que la Chine figure en 100^e position sur 144 pays en termes d'égalité de genre. Bien que deux tiers des milliardaires en Chine soient des femmes, elles ne constituent qu'une très faible minorité des leaders politiques. Dans le monde du travail, les discriminations à l'emploi touchent presque toutes les femmes, puisque 87% des femmes diplômées affirment en avoir été victimes (All-China Women's Federation).

Ces disparités qui touchent les femmes dans leurs vies quotidiennes ne sont qu'un reflet des conséquences de la société patriarcale chinoise, dont la politique a impacté durablement les femmes, mais aussi le pays tout entier. La politique de l'enfant unique, destinée à limiter la croissance de la population, a eu des effets néfastes pour la population féminine principalement.

En effet, les familles avaient tendance à souhaiter avoir un garçon, les incitant alors à mettre en œuvre tous les moyens pour que leurs espoirs se réalisent. La société chinoise est donc constituée d'hommes en grande majorité, ce qui a pour résultat de réduire le nombre de ménages hétérosexuels et donc d'impacter la natalité à long terme. Une autre conséquence de la politique de l'enfant unique chinoise est l'invisibilisation d'un grand nombre de femmes. Effectivement, la possibilité de déclarer une seconde naissance n'était possible que pour un garçon, effaçant donc les filles cadettes des registres de l'État, en faisant alors des apatrides, sans identité dans leur propre pays, donc sans droits. Ces femmes n'ont pas eu la possibilité de recevoir une éducation, elles ne peuvent pas travailler ni se marier, en somme, elles ne peuvent pas vivre une vie qui leur soit propre.

Pour les femmes qui ont la possibilité de se marier, les conditions sont bien favorables à ce qu'elles étaient avant la loi sur le mariage de 1950, qui a instauré un nouveau système fondé sur le consentement mutuel et l'abandon des mariages forcés, ainsi que la monogamie. Cependant, des études officielles montrent qu'une femme sur quatre est victime de violence domestique dans son foyer. Les règles qui s'appliquent au divorce sont, quant à elles, très désavantageuses pour les femmes depuis une loi passée à la Cour Suprême en 2011 qui stipule que les possessions reviennent au possesseur légal, c'est-à-dire

l'homme dans la majorité des cas. Les hommes sont donc largement privilégiés par rapport aux femmes, ce qui limite les possibilités de divorce pour la femme, et participe à démunir totalement les femmes si leur conjoint décide de partir.

Les femmes chinoises sont également confrontées à des disparités religieuses d'une partie à l'autre du pays. Il faut d'abord souligner que la Chine est le seul pays au monde où les femmes musulmanes, par exemple celles de la minorité hui, ont la possibilité d'exercer le métier d'imam. De nombreuses possibilités s'offrent à certaines minorités, comme celle de pratiquer leur culte librement, et même professionnellement, sans pourtant s'étendre à toutes, puisque la communauté ouïghoure, hommes et femmes, subissent une oppression très sévère en Chine. Sans développer à outrance le sujet des camps ouïghours en Chine, déjà bien connu, la minorité ouïghoure, quand elle n'est pas enfermée, dispose de bien moins de droits que les autres communautés, et doit se cacher pour pratiquer sa religion, ce qui montre l'écart de traitement alarmant entre les différentes minorités musulmanes de Chine.

L'oppression des femmes chinoises ne se ressent pas seulement dans les règles de la société, mais également dans les mœurs et les critères de beauté chinois pour les femmes, très inspirés des critères occidentaux, ce qui incite les femmes à se blanchir la peau, ou à utiliser des bandes adhésives afin de s'élargir les yeux et de tirer les traits de leur visage. Les normes esthétiques sont parfois même insensées et dangereuses puisque les petits pieds, par exemple, sont considérés comme plus esthétiques pour les femmes, et s'obtiennent en limitant leur croissance avec des bandages très serrés, déformant alors l'ossature du pied et causant divers problèmes de santé avec le temps.

Enfin, si les femmes tentent de s'exprimer sur l'oppression qu'elles subissent dans la société chinoise, une répression gouvernementale s'ensuit. En effet, malgré les

avancées que fait, et tente de faire, le gouvernement chinois, l'opposition au régime, ne serait-ce qu'une simple critique, peut avoir de graves conséquences, comme une détention, ou la création d'un dossier sur les personnes concernées, notamment dans les villes-test qui font l'objet d'une surveillance vidéo, et où chaque action contraire aux ordres du gouvernement fait perdre des points aux individus, entraînant parfois des interdictions officielles de se rendre à certains endroits ou de pratiquer certaines activités. L'activisme chinois, bien que souvent ignoré par le gouvernement, a priori sourd aux réclamations, peut donc donner lieu à des arrestations, comme en mars 2015, lorsque neuf activistes ont été l'objet d'une détention pour avoir organisé des manifestations pacifiques contre les violences faites aux femmes.

Force est donc de constater que la Chine, bien que démontrant de nombreuses tentatives, parfois fructueuses, dans le sens des droits des femmes, ne peut pas non plus s'ériger en modèle de la condition féminine. L'exemple de la Chine montre à quel point l'oppression systémique des femmes est ancrée dans les sociétés malgré des politiques qui se veulent en faveur d'une égalité des genres de fait. Ainsi, la façade affichée par la Chine depuis l'arrivée au pouvoir du Parti Communiste, et qui semble nuancer la déplorable politique chinoise sur les droits humains, est bien différente de la réalité des faits. La société chinoise illustre donc à quel point l'image renvoyée par un État à l'international peut différer de la réalité, impactant d'autant plus les personnes, en l'occurrence les femmes, subissant l'oppression.

Elise Hennet



Gu kaizhi



CL!C